

---

## Bernard LORTAT-JACOB : Indiens chanteurs de la Sierra Madre. L'oreille de l'ethnologue

Paris : Hermann, éditeurs des sciences et des arts, 1994

Laurent Aubert

---



### Édition électronique

URL : <http://ethnomusicologie.revues.org/1462>  
ISSN : 2235-7688

### Éditeur

ADEM - Ateliers d'ethnomusicologie

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 1994  
Pagination : 274-277  
ISBN : 2-8257-0503-9  
ISSN : 1662-372X

### Référence électronique

Laurent Aubert, « Bernard LORTAT-JACOB : *Indiens chanteurs de la Sierra Madre. L'oreille de l'ethnologue* », *Cahiers d'ethnomusicologie* [En ligne], 7 | 1994, mis en ligne le 03 janvier 2012, consulté le 30 septembre 2016. URL : <http://ethnomusicologie.revues.org/1462>

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 septembre 2016.

Tous droits réservés

---

# Bernard LORTAT-JACOB : Indiens chanteurs de la Sierra Madre. L'oreille de l'ethnologue

Paris : Hermann, éditeurs des sciences et des arts, 1994

Laurent Aubert

---

## RÉFÉRENCE

Bernard LORTAT-JACOB : *Indiens chanteurs de la Sierra Madre. L'oreille de l'ethnologue*. Paris : Hermann, éditeurs des sciences et des arts, 1994. 169 p. Collection Savoir : Lettres.

- 1 Dans les disciplines relevant de l'anthropologie culturelle, les prémisses d'une enquête ou même d'une spécialisation découlent généralement d'un processus subliminal mal défini, que la pudeur scientifique interdit d'aborder frontalement. Hasard, affinité élective, vocation ou opportunisme ? Peu importe, nous dira-t-on : seuls comptent les résultats, pour autant qu'ils répondent à l'éthique du « scientifiquement correct », c'est-à-dire qu'ils viennent combler une lacune de la Science et qu'ils soient étayés par une méthodologie rigoureuse, originale et explicitée. Et pourtant, c'est bien suite à une espèce de prémonition identificatoire que tel chercheur s'est irrésistiblement laissé attirer par tel domaine ou tel terrain, dont les notions préliminaires – livresques et autres – qu'il a pu en acquérir ont fortifié en lui la conviction que c'est là et non ailleurs qu'il pourrait laisser s'épanouir une propension cachée de son âme, voire réaliser son ambition secrète d'accéder à une forme exotique d'initiation sans équivalent dans sa propre culture. La recherche sur le terrain – « ce mélange d'idylle et de drame », selon la jolie formule de Bernard Lortat-Jacob (p. 168) – ne serait-elle pas toujours aussi pour une part celle du Paradis perdu ?
- 2 Quelles que soient les motivations de leurs auteurs, les récentes découvertes ethnomusicologiques ont considérablement élargi le champ de notre expérience

musicale ; nous pouvons aujourd'hui nous laisser bercer par l'illusion que nous en savons plus, puisqu'il nous est possible d'écouter pratiquement toutes les musiques du monde et de nous informer sur leurs tenants et aboutissants avec la même distance académique, c'est-à-dire sans effort particulier, confortablement assis dans notre fauteuil<sup>1</sup>.

- 3 Le livre de Bernard Lortat-Jacob retrace, pour sa part, une expédition plausible, sinon avérée, chez les Moutaléros (litt. « hommes du ciel »), Indiens de la Sierra Madre, une région montagneuse aride du Guatemala<sup>2</sup>. Conçu comme une relation à deux niveaux, d'une part la mise en forme de ses réflexions intimes, de l'autre une série de brefs articles destinés à une revue culturelleanimée par le Señor Director de l'Institut de Ciudad Guatemala<sup>3</sup>, ce récit nous fait partager la lente immersion d'un hypothétique chercheur dans le quotidien d'un peuple somme toute bien ordinaire, avec ses petites manies, ses grandes peines et sa propension démesurée pour la *chicha*, la bière de maïs locale. « Qui sont donc ces "Moutaléros" ? » se demande-t-il. « Rien d'autre que les sosies des gens de la montagne que j'ai longtemps fréquentés en Afrique, en Sardaigne, dans les Alpes ou les Balkans. Je ne leur ai prêté aucune particularité flagrante » (p. 166). Et pourtant, même si leur village ne figure sur aucune carte et si leur nom n'apparaît dans aucun atlas ni répertoire ethnographique, ces sympathiques Indiens sont crédibles ; ils prennent même une réalité singulière sous la plume alerte de Lortat-Jacob, à tel point que le lecteur se surprend à leur accorder une identité à laquelle ils n'ont pourtant jamais eu l'occasion de prétendre.
- 4 Etant ethnomusicologue, l'auteur se doit de porter l'essentiel de son discours sur l'univers sonore des Moutaléros, lequel apparaît *a priori* d'une singulière pauvreté : procédant de la plus grande économie esthétique, les mélodies de leur chant ne sont faites que de trois ou quatre notes, et aucun instrument ne vient en compléter le tableau. La musique moutaléra consiste, selon Lortat-Jacob, en un chant appelé *laiyāla* (plur. *laiyāli* : indice d'une ancienne émigration arabe ? La question n'est pas abordée), un chant qui « habite le cœur » (p. 43), et dont la détention – individuelle chez les hommes et collective chez les femmes – semble être l'apanage de l'âge adulte. Mais, et nous voici maintenant au centre de l'enquête, les *laiyāli* auraient été révélées aux hommes par les génies de la rivière et, selon les indiscretions du chamane Charango, le système musical qui les sous-tend serait « l'image inversée du ciel "qui se reflète dans le lac Atitlan" » (p. 140). Sa démonstration conduit l'auteur à affirmer que la musique moutaléra « n'est pas une simple suite de sons, mais l'image acoustique du monde » (p. 128), qu'elle relève d'une réelle vision cosmogonique, aux applications tant sociales et éthiques que rituelles, et qu'elle procède en outre d'un remarquable sens de l'abstraction géométrique. Cette constatation reconfortante de la cohérence d'une pensée musicale apparaît comme la justification ultime de la présence de l'ethnomusicologue parmi « ses » Indiens ; elle lui permet déjà en outre de rêver à la thèse qu'il envisage d'en tirer et à la chaire professorale à laquelle il pourra alors prétendre.
- 5 Il semble bien qu'avant leur émigration forcée, les *campesinos* de la Sierra Madre aient connu l'usage des flûtes, demeurées dans la mémoire des anciens. Mais les contingences paraissent avoir provoqué leur disparition ; en effet, « sur leurs nouvelles terres, les arbres ne poussent pas : les hautes collines n'offrent qu'un bois ligneux qui s'effiloche sous le couteau » (p. 79). Quant au hochet rituel en bois de *malvacea*, seul objet moutaléro aux propriétés acoustiques évidentes, le chamane en a récemment remplacé le dernier exemplaire par « un gros phare de moto – une Harley-Davidson – qu'il a monté sur un

bâton » et qui, agité comme un grelot, aurait la faculté de voyager jusque « sur la lune, comme les Américains » (p. 136).

- 6 Les incidences sociales et spirituelles, à notre avis essentielles, de cette mutation sont hélas laissées à notre appréciation : l'adoption d'un outil exogène – et, qui plus est, irreproductible par la technologie moutaléra – n'est-elle pas ici le signe d'un irréversible processus d'acculturation et de dépendance ? Sa première conséquence attestée est l'adhésion du chamane à l'idéologie importée du *sueño (norte)-americano*, dont il considère désormais les applications comme supérieures aux méthodes traditionnelles de voyage astral. Il est à prévoir que ce mépris d'une connaissance jugée désuète par son unique détenteur conduira nécessairement à la rupture de sa chaîne de transmission et à son rejet par la communauté entière. La perte définitive d'un principe fondamental du système de pensée moutaléro et, à plus ou moins long terme, l'effondrement de ce système sont dès lors inéluctables ; la vision ancestrale du déroulement cyclique du temps sera alors remplacée par celle de son évolution linéaire caractérisant la cosmologie *gringa*. Or l'histoire nous enseigne que celle-ci a toujours servi à justifier implicitement le « droit d'ingérence » que se sont arrogés ses zéloteurs afin de « pacifier » les peuples et de leur imposer leur loi, dont la récupération d'un vieux phare de moto n'est ici qu'un signe avant-coureur. Ces remarques inciteront peut-être l'auteur à retourner un jour sur le terrain, ne serait-ce que pour y mesurer les effets d'une observation organologique apparemment insignifiante.
- 7 Lortat-Jacob maîtrise bien le jeu de la science-fiction, un jeu auquel on se laisse d'autant plus volontiers prendre que son seul but – hormis probablement la jouissance d'inaugurer un nouveau genre littéraire – est être d'en profiter pour glisser dans son récit quelques idées originales sur les fondements méthodologiques de toute recherche ethnomusicologique. On reconnaît une démarche déjà entamée dans ses *Chroniques sardes*<sup>4</sup>, une démarche dont le principe est de ne pas chercher à occulter les procédés de l'enquête, mais au contraire de valoriser la subjectivité de son auteur en tant que critère de pertinence ; et si, comme il le confesse, l'ethnologue des Moutaléros paraît prendre plaisir à se mettre en scène, c'est, nous dit-il, « pour mieux révéler les dessous de sa petite science » (p. 168). Peu importe dès lors l'objet de l'observation, ni même que cet objet soit illusoire : le propos concerne ici délibérément – et même exclusivement – le regard porté par le chercheur sur son travail et sur son métier de façon générale, ou plutôt « l'oreille de l'ethnologue », puisque c'est de musique qu'il s'agit.

---

## NOTES

1. Nous pouvons dissenter savamment sur les expressions coutumières de peuples aussi lointains que les Arombaya, polyphonistes bavards de la forêt tropicale du Lassito appelés Banda-Simha par les tribus voisines, les 'Hugo'Hugo, incorruptibles yodleur-youtzeurs des îles Philémon, ou encore les Janjac du Grand Nord, dont les jeux de nez se sont fait connaître à travers les savantes élucubrations des tenants de la tétranattologie musicale. Parallèlement, les grandes traditions musicales du mythique Orient ont été livrées à notre appréciation dans toute leur ampleur et leur

diversité ; les dernières recherches menées en Alsastan intérieur nous ont ouverts aux subtilités du *mash-magom*, le chant extatique des derviches Düüiringjan ; celles sur la musique du Sultanat de Brunet nous ont fait goûter aux délices du jeu des gongs à mamelon appariés ; quant à l'application systématique de la psychanalyse récidiviste au domaine du *shah-brieh*, la petite musique délatatoire du Palais royal de Sohr-bôn, elle a mis à jour une des manifestations les plus raffinées de la dynastie injustement méconnue des Ianklôd, sinon les bases d'une méthodologie toujours appréciée à sa juste valeur [Signalons, au cas où cela n'était pas évident, que cette note et les deux suivantes relèvent délibérément de la critique-fiction, ceci en écho de l'ethnomusicologie-fiction de Lortat-Jacob].

2. Précisons d'emblée – d'autant plus que l'auteur omet de le signaler – que la Sierra Madre est cette montagne que les missionnaires sitarites du XIX<sup>e</sup> siècle avaient nommée Mount St.-Patrick en la mémoire d'un de leurs frères, tragiquement frappé par un mal mystérieux alors incurable – une sorte de *rāgatāla* de type endémique – alors qu'il était sur le point de se faire convertir par les indigènes de l'Hindousthan oriental. Parmi les travaux de frère Patrick le Sitarite, on peut citer son précieux manuscrit *Hindusthānī Bāba Kantīna* (s.l.n.d.) ; voir aussi la remarquable biographie que lui a consacrée le révérend père Duchemin sous le titre : *La vie et l'œuvre exemplaires de frère Patrick le Sitarite* (Louvain : Desclefs des Champs, 1864).

3. Il s'agit probablement du périodique d'ethnoparapsychologie interactive *El Sendero Oscuro* (la référence n'est pas indiquée).

4. Bernard Lortat-Jacob : *Chroniques sardes*. Paris : Julliard, 1990. Voir notre compte rendu in : *Cahiers de musiques traditionnelles*, vol. 4, 1991 : 281-283.